

PRIX MOSELLY 2015

Lorsque fleurissent les pierres.

Quand les portes ont lentement coulissé, comme de lourdes paupières sur la trêve d'un repos mérité, je me souviens que tout le monde s'est tu dans le wagon. Ce fut, de tout côté, ce long soupir des chairs qui s'amollissent en relâchant leur veille, un froufrou de chiffons qui se tassent et de corps qui cherchent leur place, déjà tournés vers l'aube promise. Une sorte d'abandon, bientôt troublé de chuchotements. Dieu sait que notre langueur collective ne pouvait totalement s'affranchir des angoisses de l'incertitude, ni du raide empesage des chagrins, cette seconde peau dont le rugueux épithélium suintait à chacun de nos gestes un sang vicié de nostalgies et d'incurables peines. Dans l'apathie forcée du long voyage qui s'annonçait, et qui planterait sa parenthèse entre débâcle et inconnu, nous savions que nos rêves auraient à lutter pied à pied avec les cauchemars du passé. Pour quelques compagnons, nul doute ne subsistait quant à l'issue de ce combat : affaissés, altérés, leurs traits traçaient en plis amers l'esquisse crayeuse des places fortes désertées, ternes lavis où se dissolvait l'âme en irrépressibles coulées. Mais nous sentions aussi, pour la plupart je crois, combien cette nouvelle donne redistribuant les cartes nous permettrait peut-être, avec un peu de chance, de jouer enfin de nos atouts. Recroquevillé au ventre dur de la voiture, dont chaque tour de roue digérait un peu plus mon passé, je ne pouvais m'empêcher de tendre un cou têtus vers l'espoir d'une lumière pour éclairer l'avenir...

Tout au long du trajet, profitant de l'ombre saumâtre qui noyait les boyaux du train, j'ai couvé d'un œil d'affamé la plus jolie des dames de cœur. Olga, je la connaissais depuis l'enfance et les bancs de l'école, mais n'avais jamais réellement pénétré le cercle doré de ses proches. Nous avions partagé quelques colin-maillard, ânonné nos cantiques

sur le même crinclin d'orgue, promiscuité de garnements qui ne gommait en rien les frontières de nos mondes. Cette ravissante était, pour les plus modestes d'entre nous, une princesse intouchable, dont les pieds à l'heure du goûter foulaient les pavés des notables quand nos sabots se contentaient d'humbles cuisines en terre battue. C'est assez dire que mes pensées ne pouvaient qu'à peine la frôler, trop indigentes pour se manifester. Olga, plus tard, c'était cause entendue, ne convolerait qu'au prix de riches arpents de plus, d'une union de pouvoirs. Respectueux de l'ordre de ces choses, je m'étais toujours contenté de l'admirer de loin. Tout juste m'étais-je autorisé parfois, grisé d'un dé de vin de messe, à jalouser ce benêt de Gustav qui par un hasard de naissance semblait soupirant tout choisi pour la belle. Mes ancêtres colons n'ayant pas en leur temps si bien mené leur barque, je ne pouvais guère rivaliser, héritier de leur seule propension à ériger des châteaux de cartes. Qu'importait dès lors que nos aïeux aient quitté leur Alsace à bord du même chariot, près de deux cents ans plus tôt, qu'ils aient sué la même eau pour faire d'un coin de marécages le grenier à blé de l'Europe ? Au fil du temps, une hiérarchie avait creusé puis consolidé ses clivages, jusqu'à réorganiser socialement ce Banat florissant que s'étaient depuis partagé à belles dents Roumanie, Hongrie et Yougoslavie ; tout juste avant que le troisième Reich n'y vienne puiser à pleines poignées la matière de sa chair à canon. Nous avions vu partir nombre de nos aînés, attendu des nouvelles de ceux-là, qu'on nous avait enlevés. Puis, pions sans intérêt sur l'échiquier des stratégies politiciennes, nous avons dû plier bagage et quitter les maisons de nos pères. Avec seulement ce que nous pouvions porter, maigre barda, nous prîmes la fuite devant la menace des camps de déportés que nous promettait l'Armée Rouge. D'un coup, nous nous retrouvâmes nus, désemparés, troupeau tondu ahanant dans



l'exode la même plainte offusquée. Que l'on fût riche ou pauvre, tout perdre prit pour chacun un tour pareillement douloureux. Nos besaces nous sciaient les épaules, bourrées de provisions, d'or pour les plus chanceux, mais ce bât nous blessait surtout de se cantonner aux biens de première nécessité. Rien que du comestible, du monnayable, quelques bijoux, nous abandonnions malgré nous tous les tuteurs de nos identités, tous les symboles de notre histoire. J'imaginai les Russes se vautrant sur nos couches encore tièdes, astiquant le cuir de leurs guêtres avec nos plus belles nappes brodées ; celles que la mère de ma grand-mère avait trimballées depuis l'Alsace en venant s'installer. Pendant ce temps, nous détaillons, au rythme souffreteux d'un vieux train de marchandises, sans aucune certitude quant à notre point de chute. À l'instar de ces pelotes d'herbes folles qu'on abandonne aux friches à la fin des moissons, nous dérivions, roulés par un vent d'Est, agglutinés et échevelés. Gré des bourrasques ou gré des guerres, c'est bien toujours la même chanson : un requiem. Aucun état ne manifestait l'envie de nous tendre les bras. Nos années d'exil volontaire noyaient de flou nos origines françaises, embrumant le chemin du retour en arrière, vers la Lorraine ou vers l'Alsace. Contraints de lutter

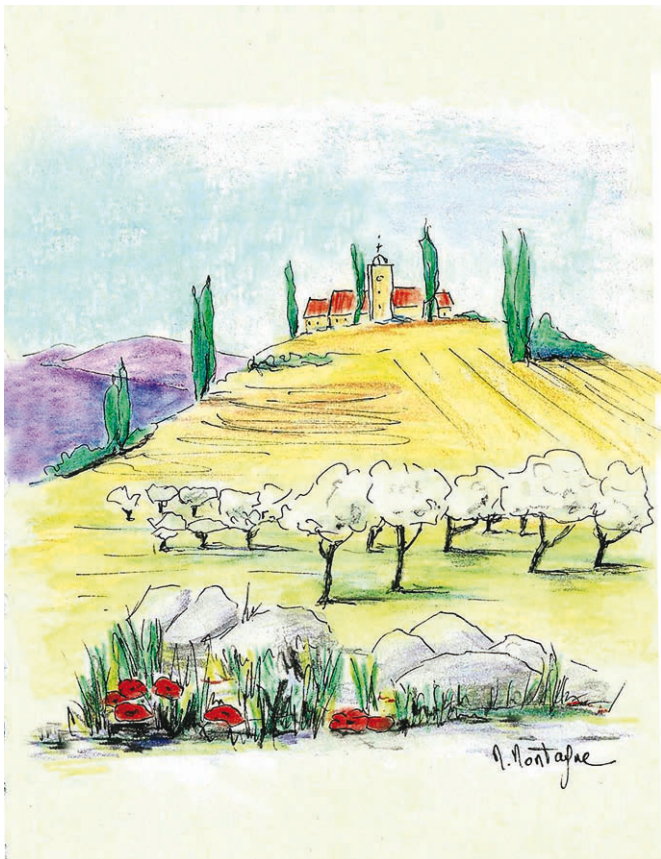
aux côtés des Allemands quand ceux-ci avaient investi nos terres, nous étions aux yeux des Alliés davantage ennemis que victimes, des individus louches. Et, contrairement à nos frères de jadis demeurés en leur temps au pays, nous ne pouvions pas même nous prévaloir de l'appartenance à une terre dont nous n'avions été, somme toute, que locataires, l'ayant pourtant patiemment fécondée et tirée de ses boueuses jachères. Des errants, voilà ce que nous étions. Des apatrides, soudain privés d'attaches, dont personne ne savait que faire et qui ne savaient où se poser.

Rapidement, l'aventure ferroviaire eut raison de nos dignités. Les provisions s'amenuisèrent et la faim égoïste grignota peu à peu toute velléité solidaire. Le plus rassis des quignons de pain prit bientôt des allures de festin, les familles ne partageaient guère. Dans ce contexte de quasi famine, l'incident qui survint ébranla tout le wagon, lorsque la mère d'Olga décida d'entamer leurs ultimes provisions, tassées dans le cabas d'Hannelore, sa benjamine. La première boîte ouverte rebondit sur le sol en rendant un son creux. La seconde, la troisième, suivirent le même chemin terrible. Il apparut rapidement que la gamine, trouvant peu d'intérêt à charrier un pesant fardeau, avait opté

au moment du départ pour cette charge trompeuse. Dans son sac, sous des contenants vides, ne reposait que sa poupée. Il y eut des pleurs, des invectives, un sursaut d'épouvante au fond de prunelles lasses. Il y eut Olga, étourdie par cette trahison, qui se rencogna sur sa litière de paille pour enfouir sa tête dans son bras. Il y eut surtout Gustav, tout oublieux de ses serments brûlants, arc-bouté dans son coin sur ses réserves personnelles ; terrifié à l'idée de manquer pour lui-même. J'attendis que le calme fût revenu et mes compagnons assoupis, pour me glisser auprès d'Olga et lui tendre sobrement la moitié de mon pain.

- Non, non, c'est à toi, objecta-t-elle en repoussant ma main. Je haussai les épaules.

- Je n'ai pas si faim que ça.



Mon estomac félon choisit ce moment précis pour démentir mes mots en un grave borborygme, et nous pouffâmes tous deux. D'un rire chaud, assourdi, gerbe fugace d'étincelles qui balayèrent pour un instant la froideur de l'hiver et les affres des privations. Elle tendit vers l'offrande ses doigts

gonflés d'engelures, interrompit son geste : « *Tu es bien sûr ?* » Je me contentai d'opiner. Tandis qu'elle mordait à pleines dents dans la croûte dure de mon présent, je sentis son corps s'alanguir, se caler contre moi, nos épaules se touchant tels deux étais se soutenant l'un l'autre. Je songeai dans l'instant que ma vie venait de retrouver un début de ligne directrice et que ce pacte muet en était la diaphane esquisse. Cette ébauche de complicité me nourrit d'un nouveau courage, et les barrières qu'elle fit tomber m'incitèrent à envisager l'avenir non plus comme un trou noir mais plutôt un défi à relever. Au bout de la longue nuit effaçant nos repères, mon phare aurait pour nom Olga...

Après des jours passés à n'avaler que des kilomètres de voie ferrée, nous pûmes enfin descendre en gare ; pressés de nous dégourdir les jambes et assoiffés d'air pur, en dépit du froid vif qui balayait les quais. On patienta des heures avant que l'on vînt nous chercher. Les enfants pleurnichaient, plus d'un brûlait de fièvre. Encadrés d'hommes en armes nous battions de la semelle, gelant sur pied, cohorte indésirable qu'on ne savait où parquer. Au bout du compte, on nous tassa dans des camions, puis on nous déversa devant les baraquements miteux d'un camp de travail déserté. Cela nous prit des mois rien que pour restituer une allure à peine tolérable à ces lieux désolés. Du moins trouvâmes-nous là de quoi occuper nos journées, une sorte de projet que nous espérions à court terme et qui nous maintenait dans l'élan vital de l'espoir. Quelques-uns parmi nous dénichèrent un emploi à l'usine la plus proche et je fus de ceux-là, épargnant farouchement mes gains de la semaine en vue de lendemains meilleurs. Parfois, j'écornais mon pécule pour offrir à Olga une brioche aux raisins ou bien un verre de vin, prétextes à l'inviter pour de longues promenades lors de cléments dimanches sans pluie. Nous emmenions sa sœur en guise de chaperon. Hannelore avait grandi, sans rien perdre de sa discrétion ni de ce mutisme obstiné qui depuis l'incident des conserves lui valait de passer pour simplette. Son visage surprenant, troué de billes bleu clair entre des cils blond blanc, achevait de lui donner un air désincarné. Ce faciès translucide, dont je ne pouvais déterminer s'il était doux ou

fade, paraissait le reflet de la vacuité de son âme. Elle flottait, transparente et pâle, discrète luciole aspirée par notre sillage, facile à oublier. Un lutin qu'estompait le crachin ou la brume, qu'avalait le paysage. Olga prenait mon bras et je m'émerveillais de la vibrante énergie qu'elle me communiquait, alimentant mes rêves. Pour elle, pour la fastueuse promesse qu'imprimaient ses doigts sur ma manche, je me sentais la force de soulever des montagnes. La veille encore, au Banat, eussé-je tenté ma chance que ses parents m'auraient à coup sûr refusé, se moquant de ma présomption. Le coup du sort avait nivelé nos différences, nous renvoyant sèchement à la même pauvreté. Ce dénuement commun rendait leur poids à nos mérites, aux valeurs intimes de chacun. Il ne me restait plus qu'à trouver le moyen de nous extirper de l'ornière. Au camp, nos anciens n'avaient plus la force de reprendre les rênes, tournés vers un passé qu'ils évoquaient sans cesse, entravés de souvenirs heureux. Bien des hommes mûrs continuaient de manquer à l'appel, égarés sur les fronts où ils s'étaient battus. À nous autres, les plus jeunes, échoyait à présent de construire un avenir. Nous n'étions plus Roumains, chassés et dépouillés de toute citoyenneté. Pour redevenir Français, il fallut montrer patte blanche, prier et palabrer. Cela prit encore des années. Et puis, le vent tourna, offrant à nos attentes des courants favorables.

Ce fut inattendu, quasi inespéré ; un dénouement curieux que nul n'avait envisagé. Alors que nous visions l'Alsace ou la Lorraine, désireux de nous réimplanter en ces régions dont nous portions encore les traditions, on nous proposa d'emprunter le parcours inédit d'une migration vers la Provence. À croire que notre identité greffait au nomadisme ses racines véritables. À croire qu'à notre peuple de fourmis travailleuses, efficaces, incombait la mission d'ensemencer par son labeur les enclaves désertées. Un village des Monts du Vaucluse, éreinté par l'exode rural, nous offrit son asile ; ses champs rendus à la nature sauvage, ses mesures fatiguées par des mois d'abandon ; son mistral que nous dûmes dompter, peu coutumiers de ses ruades. Mais qu'importait ! Ce sol était français, nous ouvrait le chemin d'un bercail, une nouvelle légitimité. Juste

avant le départ, je demandai la main d'Olga. Nous nous mariâmes la veille d'emballer nos bagages. Il fut convenu ce jour-là que nous nous chargerions d'Hannelore, qu'elle viendrait avec nous seconder son aînée dans nos nouveaux quartiers. J'acceptai avec joie. J'aurais tout accepté.

Sous le soleil écrasant de Provence, nous vécûmes les premières années, front tourné vers la terre, accomplissant à notre tour ce qu'avaient entrepris nos aïeux, quand deux siècles plus tôt ils avaient émigré au Banat. Nous rendîmes à des lieux dédaignés leur fonction nourricière. Nous fîmes fleurir les pierres. Facétie de l'Histoire qui semblait se répéter, comme pour mieux nous rappeler que rien ne s'écrit jamais qui ne puisse être biffé, puis rédigé d'autre manière. Si fort que nous nous accrochions, il y a toujours des forces qui nous font lâcher prise et dénouent nos amarres ; d'imprévisibles dérives.



Nous eûmes, Olga et moi, coup sur coup deux garçons, qui firent ma fierté et ma joie. Peu après la naissance du second, ma femme parut sombrer dans une mélancolie que j'attribuai de prime abord

aux fatigues d'enfantements rapprochés. Souvent, elle parlait du Banat et sa voix se brisait, elle cultivait de ces temps-là un souvenir qui la hantait. Elle évoquait ses frères partis sur le front russe, dont nous ne savions pas, après toutes ces années, ce qu'ils étaient devenus. Elle se lia d'amitié avec une commère du village, qui prétendait détenir le sulfureux pouvoir de faire tourner les tables. Chaque jour, Olga filait chez cette sorcière, croyant pouvoir communiquer avec les chers esprits des disparus. Je laissais faire. J'avais aux champs trop de travail pour prendre le problème à bras-le-corps et mettre le holà ; je rentrais au soir harassé et peu disposé aux débats. Fort heureusement, Hannelore palliait sous notre toit les carences de sa sœur, s'acquittait des repas, surveillait les enfants. Elle me fut dans cette aventure d'un secours sans pareil, tirant notre attelage avec moi quand Olga s'accrochait bec et ongles aux lambeaux du passé. Devenus peu à peu familiers, les traits curieux de ma belle-sœur me semblaient à présent receler plus de douceur et de bonté que de fadeur écervelée. Cette silencieuse, dure à la tâche, se révélait le pilier inattendu sur lequel je pouvais m'appuyer.

Un jour que je paillais la stalle de notre taureau, le vieux gaillard sournois tenta de m'encorner, me coinçant de sa masse dans l'angle des bas flancs. Je hurlai. Surgie de je ne sais où, armée d'une fourche à foin, Hannelore se matérialisa soudain, piquant à petits coups précis la croupe énorme de la brute. J'en profitai pour m'échapper. Escaladai le panneau de bois, me laissai choir de l'autre côté, jurant et pressant sous ma paume ma cuisse joliment entaillée. Tandis que plus tard, à la cuisine, Hannelore pansait ma jambe blessée, je songeai à la remercier : « *Tu t'y entends, avec une fourche ! Je te dois une fière chandelle...* ». Elle rosit, curieux phénomène. Dans la pénombre de la pièce, volets tirés en bouclier contre un soleil de mi-journée, je faillis manquer le sourire qui éclaira ses lèvres pâles.

- C'est rien, fit-elle.

- Rien ? Tu m'as sauvé la peau ! Je n'aurais jamais cru...

- Je ne suis pas complètement idiot.

- ...

- Seigneur Dieu, Stefan ! C'est toujours cette histoire du train ? Hannelore et ses conserves vides ? Alors quoi, ça va me poursuivre toute ma vie ? Mais nom d'un chien... j'avais douze ans. DOUZE ANS !

J'en restai coi. Je voulais dire « *Pardon* » seulement c'était trop tard, ça n'avait plus vraiment de sens. Et puis, je ne me souvenais pas de l'avoir jamais entendue dire autant de mots à la fois, à part peut-être à mes garçons, mais ils étaient petits, je n'avais pas fait attention. En dehors de mon travail, je n'avais d'yeux que pour Olga, ma belle Olga, qui symbolisait à elle seule l'opulence perdue du Banat. Olga, mon mémorial à moi, ma relique si précieuse, que j'avais chérie comme l'on fait d'une statue païenne ; la princesse intouchable de mon enfance. Un mirage qui dansait par-delà mon épaule tandis que j'avançais, un fantôme flottant sur des cendres, qui fuyait tous les jours son foyer pour s'obstiner à les remuer. Olga qui rentrait à la nuit exaltée ou déçue, ne sachant plus que caresser des heures durant ce chapelet précieux qui était tout ce qui lui restait d'antan. Je m'avisai soudain que nos années naufragées avaient eu raison d'elle, combien elles avaient englouti nos repères, écorné nos identités. Si longtemps, nous avions dû lutter pour garder la tête hors de l'eau tandis que nous dévalions la pente, tels des cailloux roulés par un torrent, des débris emportés par l'orage. De ces roches dispersées, seules les plus stables avaient su s'accrocher et puiser dans la glaise et son aridité l'énergie nécessaire à leur résurrection. Et, contre toute attente, Hannelore la discrète, la « *simplette* », émergeait aux côtés des moins friables d'entre nous. Paisible, inattendue, à l'instar des aubes pâles surgissant aux déserts. Hannelore, qu'aucun galant n'avait jamais songé à courtiser, pensez donc, après ce qu'elle avait fait...

Nous avons continué ainsi, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Olga s'est claquemurée dans sa bulle de cristal, présence désincarnée qui se dissolvait dans ses absences, telle une âme retenue sous l'éboulement d'un monde ; à quelques décennies de là. En dépit de ses efforts, elle ne put retrouver la trace de ses deux frères, et malgré l'hommage que rendit notre maire aux Français

du Banat, en érigeant une stèle, elle s'emportait parfois, considérant l'oubli où nous étions tombés. « *Banatais* », ronchonnait-elle, « *Banatais*, ce n'est même pas dans le dictionnaire ! Comme si nous n'avions jamais existé ! »

Je mentirais en prétendant qu'elle fut à tout le moins une bonne mère. Elle n'était jamais là, obstinée à pétrir des deux mains le guéridon de sa voyante plutôt que notre pain. Naturellement, les garçons se tournèrent vers Hannelore. Elle soufflait sur leurs bleus et nettoyait leurs écorchures, façonnait pour Noël avec eux les traditionnels *bredele* alsaciens. Elle a tenu notre maison ; s'est réjouie des années de récoltes abondantes, désolée quand le mistral flétrissait les épis ou craquelait la terre. Ça a fini par me sauter aux yeux : dans sa blondeur de lin et ses grands yeux trop clairs, je vis enfin cette impalpable grâce qui est le propre des anges, tels qu'on les voit aux fresques des églises ou aux enluminures des bibles. À leur manière dévouée elle a veillé sur nous, lumineuse, bienveillante. Une fleur née des cailloux, des façades ébouloées que nous avons trouvées et redressées ici, une plante vivace qui même battue de grêle parvint à se déployer et à se tourner vers le soleil.

Dieu m'est témoin, je ne l'ai jamais touchée. J'ai envié mes enfants qu'elle berçait sur son sein, souffert lorsque l'été incendiait sa peau blanche. Je la revois vaillante, juchée sur la paille d'un chariot, agaçant mon cadet à l'aide d'une tige de blé. Ou nourrissant nos poules. Ou partant au village un grand plat sur la hanche, qu'elle déposait à cuire dans le four du boulanger. Je la revois partout. Sur cette terre de Provence où nous avons fini par jeter l'ancre après nos années apatrides ; elle fut cette compagne fiable sur qui je pus compter et qui m'a épaulé. Une femme tournée vers l'avenir plus que vers les souillures du passé, de celles qui vous donnent la force d'avancer. De celles qui éclairent un chemin et plus encore un quotidien, telles des braises palpitant au foyer, discrètes mais têtues sous la cendre. Tout ce dont j'avais besoin. Ma voyageuse sans lourds bagages... Nous avons vieilli sans rien dire, mais je crois qu'elle savait. Souvent, j'ai eu l'envie en revenant des champs de nouer mes doigts aux siens. Je ne l'ai jamais fait. Pourtant, depuis le premier jour de notre aventure provençale, elle n'a jamais lâché ma main.

Nous l'avons enterrée hier.

Valérie LAPLANCHE

Illustrations originales : Micheline MONTAGNE



Valérie LAPLANCHE

Alsacienne d'adoption ancienne mais d'origine normande par mes parents, je dois à ces derniers le goût des mots précis et une passion précoce pour la lecture, qu'ils n'ont jamais bridée, bien au contraire. En témoignent, dans leur sous-sol, les volumineuses collections des bibliothèques rose ou verte, dont ils ne savent aujourd'hui que faire !

Ma première nouvelle date de fin 2012, à l'occasion du concours de l'association Musanostra, tenté un peu par hasard et que j'ai eu cette chance (du débutant) de remporter. C'est là, sans aucun doute, ce qui m'a mis le pied à l'étrier, motivée tout autant par ma victoire que par la gentillesse des organisateurs.

Puis, découvrant le Forum Cercle Maux d'Auteurs, j'ai goûté plus avant cet échange que permet l'écriture, en plus d'y faire de belles rencontres dont celle de mon premier éditeur La Chouette Borgne, qui a publié en 2014 *Impressions, soleil couchant*, recueil de textes primés à différents concours et d'inédits. En 2015 est paru *Saison Désamour*, mon second recueil, aux éditions Jacques Flament.

À PROPOS DU BANAT...



Immigration (Einwanderung) ou l'arrivée des Lorrains au Banat, par Stéfan Jäger. Extraits du triptyque.

Stefan Jäger, le grand peintre banatais de scènes populaires rurales, était le deuxième fils de Franz Jäger et de sa compagne Magdalena née Schuller. Il était né à Cenad (Tschene), le 31 mai 1877, et décéda dans sa commune d'adoption Hatzfeld (Jimbolia), le 16 mars 1962.

Ses nombreuses œuvres et esquisses sont des témoins fidèles d'un temps aujourd'hui disparu.

Son œuvre la plus connue : « Die Einwanderung der Schwaben in das Banat » représente une méticuleuse reconstitution symbolique de l'arrivée au Banat des colons lorrains et allemands au XVIII^e siècle et leur installation dans des villages construits sur mesure sous

la conduite du comte de Mercy. Le tableau constitue un grand triptyque que le peintre a lui même appelé : le voyage, le repos et l'installation.

Les Français portent des tricorns caractéristiques de l'époque Louis XV. Ici le comte de Mercy les accueille et leur attribue les maisons toutes neuves construites dans des villages créés pour l'occasion selon un plan immuable.

Aujourd'hui, après restauration, le triptyque se trouve dans le hall de la Maison « Adam-Müller-Guttenbrunn » à Timisoara, une maison de retraite destinée aux personnes germanophones du Banat.